

Ah ! si Mosta m'était contée...

Entre Aïssaoua, chaâbi et le monde mystique des Alaouas, Mostaganem s'affiche, dès lors, comme le tremplin rêvé des arts traditionnels, à travers toute une région où il fait bon vivre.

Reportage réalisé par,
Sid-Ahmed Hadjar

Cette jolie ville de l'Ouest algérien se distingue en fait par ses particularités artistiques multiples en ce sens que sa *zorna* faite de *tbal* et *ghaïta*, ses sublimes *halqate* de *medahate*, ses poésies populaires, son châabi, modelé à base de *sanaâ* typiquement mostaganémoise, son *medh* et ses chants liturgiques que les Alaouine affectionnent dans un genre particulier et propre aux adeptes de cheikh El-Alaoui, appelé *samaâ*, n'ont de pareil en réalité que dans la perle du Dahra où n'est pas artiste qui veut...

Mosta, ville sereine
Mostaganem, point de chute réputé des saints marabouts, savants et érudits dans notamment les domaines du culte et de la théologie s'est toujours révélée comme terre d'accueil et source de générosité qui, à travers les siècles et les âges, n'a eu de cesse d'offrir l'hospitalité à tout étranger de passage ou ayant eu un beau jour cet ardent désir de s'y attarder pour, plus tard, en faire son patelin d'adoption.

Sereine et baignant dans la plus sûre des tranquillités, la ville des Genêts et des Mimosas a depuis la nuit des temps su attirer celui qui vient d'ailleurs et ce, par son charme et ses attraits multiples.
C'est dans cette même ville que naquirent alors des hommes de grande valeur qui n'auront pas tardé à faire de leur ville une véritable citadelle d'art et de culture où la pensée, l'intelligence et la réflexion auront, tôt ou tard, contribué à une émergence extraordinaire d'une vaste et ensorcelante région nommée Dahra.

Sidi Saïd, «soltane el bled»
A une époque donnée de l'histoire de cette ville, après qu'un certain Ghanem s'était établi dans la région et où il se plaira à s'adonner à l'élevage de son petit cheptel, Mostaganem ou Muristaga de l'époque, portera alors le nom de Mechtet Ghanem pour plus tard devenir Mesk el ghanjem, à savoir abondance des richesses.
Puis se succédèrent d'autres hommes étrangers à la ville comme le saint marabout Sidi Saïd qui, en visite pour rencontrer ses pairs mostaganémois, sera prié d'allonger son séjour dans le Dahra. Ce qu'il fera alors sans hésiter un instant et dès lors il sera aussitôt adopté par une ville ô combien généreuse qui lui ouvrira les bras et les portes d'une sacrée consécration, à savoir faire de lui le patron de la ville.

Son *maqam*, si imposant, existe toujours en plein centre-ville et a toujours fait l'objet de rituelles *ziarate* des femmes, notamment où les après-midis prolongés (*m'dala*) restaient le prétexte à toutes les rencontres. En face, s'érige fièrement Sidi Abdellah sur les hauteurs du pittoresque quartier de Matemore, farouche défenseur des Medjaher.

Les liens d'amitié qu'ont eu les deux saints vénérés empêcheront comme par miracle toute érection de bâtisses ou autre obstacle susceptible de se mettre en travers des deux mausolées, l'un face à l'autre.

Tous ces hommes de grande foi et de profonde piété, de Sidi Belkacem Mansour et Harag à Sidi Ali et Affif,

Charef, Bendehiba, El Ksouri et Othmane, à Sidi Lakhdar, Sidi Abdelkader, Maâzouz et bien d'autres, constituent en fait une des particularités fantastiques propres à la région du Dahra où sont enterrés sur place, selon les témoignages de père en fils, plus de quarante- quatre saints connus sous l'appellation «*Rabâa ou rabiine* (44) *chechias*»...
De par le temps, bien des miracles ont eu lieu à la simple visite de leur *maqam* ou mausolée où il est imploré la bénédiction du *ouali essalah* et la miséricorde de Dieu.
Le fait de se trouver dans un lieu saint, loin des souillures de ce monde d'ici-bas, contribue au réconfort moral et à la paix de l'âme et de l'esprit.

La zaouïa alaouia, source de science et de savoir

En descendant dans l'historique faubourg de Tigditt, il faut bien faire la rituelle escale à la zaouïa el-alaouia et ce, après avoir contourné la fière souika el fougania, la place du petit marché couvert et les zaouïas de Sidi Kaddour et de cheikh Benaïssa qui ont, elles, également leur importance à Mostaganem étant donné le nombre croissant des adeptes dans l'un et l'autre de ces antres de piété, d'implorations et de prières...

Un peu plus bas, sur le chemin qui mène vers les carrières, la zaouïa des Alaouine a de tout temps constitué un grand pôle de connaissances et de savoir dans le monde mystique et religieux, notamment.
Cette importante confrérie porte le nom de son fondateur, à savoir Ahmed Benalioua Ibn Mostefa qui fut de son vivant une sacrée sommité dans les milieux de la recherche théologique à base de données purement scientifiques.

Il sera l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages et sera le premier ou l'un des précurseurs algériens dans l'écriture et la mise en scène théâtrale, dès lors qu'il écrira sa première pièce vers 1920.
L'éminent imam et homme de culte a également été poète en brochant de majestueux textes dans lesquels il glorifiera le Prophète Sidna Mohamed(QSSSL), notamment dans le genre dit *samaâ*.

Au pays de la poésie soufie
D'ailleurs, cette forme d'expression artistique semble émerger davantage, au firmament des chants sacrés que beaucoup d'associations musicales traditionnelles et interprètes et compositeurs de musique, notamment chaâbi et arabo-andalouse, tentent d'exploiter à bon escient.
Cette nouveauté s'inscrit dans le cadre de la recherche savante dans le monde des arrangements musicaux assortis d'une magnifique émergence du genre *samaâ*, cher aux adeptes de la confrérie alaouite.

Dans ce même ordre d'idées d'ailleurs, l'éminent chercheur spécialisé dans le patrimoine musical traditionnel, cheikh Mohamed Hamaïdia, a mis sur pied depuis voilà au moins cinq années un recueil de travaux inhérents à un sacré montage de *madih* et de musique classique savante.
Une œuvre inédite qui attend encore preneur à l'effet d'être un jour publiée et ce, au profit des futures générations. Dans un autre registre, la poésie populaire, le *melhoun* et le *medh* ont toujours fait la force de la région du Dahra sur la scène artistique.

Force est de reconnaître à cet égard que le chanter de la poésie en Afrique du Nord, Sidi Lakhdar Benkhoulouf, reste l'incontestable sommité de tous les temps dans l'art de réclamer les plus belles louanges à Sidna Rassoul Ellah.

Il laissera derrière lui un nombre incalculable de textes glorifiant sans



Mostaganem, une de terre d'accueil et de générosité.

exception aucune notre Prophète Mohamed (QSSSL). Hormis Benkhoulouf, l'enfant des monts du Dahra qui fut, rappelons-le, le gendre du saint marabout Sidi Affif avec lequel il dut s'allier en lui demandant la main de sa fille, Ghanou, pour en faire son épouse légitime jusqu'à ses derniers moments d'existence où seule la mort les aura séparés...

D'autre part, il y a lieu de citer d'autres célèbres paroliers du terroir qui n'ont de cesse fait la fierté de la région, à l'instar du regretté cheikh Bensebbane, décédé ces derniers années à plus de 90 ans, Abdelkader Bentobji, auteur du magnifique texte de *Abdelkader ya Boualem*, repris d'ailleurs affreusement et si maladroitement par pourtant de supposées grandes stars, telles que Khaled et Zahouania...

Puis son fils Laâredj suivra les pas du cheikh connu pour sa *qacid Ya rassi barkek messha...*, cheikh Bensaâdoune, Benslimane qui écrira un jour la non moins sublime *Sidi Belkacem*, cheikh Hadj Bendénia, cheikh Bouterfa, l'auteur de *Hta nssite enechoua wel bast ouel houa...*

Le genre *madih* existe également au sein de la confrérie Aïssaouia ainsi que dans les milieux du folklore féminin dans un genre typiquement mostaganémois appelé *medahate* où en plus l'on déclame de belles paroles à la gloire des *merabet* et *el oulia salihine* de bout en bout du Dahra.

Au sein de la grande famille des Aïssaoua par ailleurs, l'on a fatalement perdu le doyen de la *tariqa* il n'y a pas longtemps et il s'agit bel et bien de *ammi* Omar Benbrahim à l'âge de plus de 90 ans.

Lui, il était considéré comme la mémoire vivante de Mostaganem au moment où un autre grand homme du siècle dernier, à savoir l'érudit Benaïssa Abdelkader, l'infatigable historien et chercheur, était unanimement considéré comme une bibliothèque pleine de vie et ô combien précieuse !

De son vivant, le regretté avait publié un tas d'ouvrages aussi utiles les uns que les autres auxquels nous nous devons de nous référer et dont il faut en profiter à bon escient.

Une région aux mille et une créations

C'est fou ce qu'une région comme le Dahra et sa capitale Mostaganem peuvent nous procurer comme sensations à la faveur de cette inestimable diversité artistique surtout quand on n'est pas censé ignorer que de grosses peintures algériennes sont

natives de Mosta et de sa région et ce, dans tous les domaines confondus des arts chez nous. Allusion faite à Mohamed Khadda et Issiakhem qui est né à Relizane au temps où cette ville dépendait encore du département de Mostaganem et ce, jusqu'aux années 83/84 environ, le célébrisime graveur, Abdellah Benanteur qui coule de beaux jours à Paris, Mohamed Oulhaci et Zerhouni Sid- Ahmed, en plus du néo-miniaturiste Hachemi Ameur qui vit à Mostaganem depuis déjà un moment et où il a révolutionné le monde de la miniature chère à Racim en introduisant la touche magnifique de la calligraphie arabo-musulmane notamment. Tout ce beau monde qui a plus d'un tour dans son escarcelle a révolutionné en vérité le monde magique de la peinture et des arts plastiques.

Kaki, dans une autre forme artistique qui est le théâtre, l'enfant prodige de Tigditt aura à lui seul réussi à bousculer tous les tabous en se révélant comme le précurseur de la *halqua* et du *goual* par rapport à la *Comedia del Arte* dans la représentation du quatrième art italien. A ses côtés, il y eut d'autres belles révélations traduites sur les planches du Théâtre national, tous natifs de Mostaganem, à l'image des Benmakadem, Bachali Allal, Fethi Osmane, Mustapha Chougrani, Si Djillali Benabdelhalim qui un beau jour eut l'idée de fonder l'actuel doyen des festivals algériens, à savoir celui du théâtre amateur. C'était par un certain été 1967...

Dans un tout autre registre cheikh Hamada natif de la petite localité de bled Touahiria aura, à lui seul, propulsé l'art de la musique et du chant bédouins à travers le pays... Il demeurera pour ainsi dire le maître indétrônable de tous les temps et ce, jusqu'à nos jours.

Il sera après sa mort dans les années 1968 relayé par un autre maître nommé cheïch Djillali Aïn-Tedlès qui excellera sur la scène de façon on ne peut plus fulgurante, au moment où d'autres grands cheikhs comme El Mammachi père et fils de la commune de Hassi-Mamèche, cheïch Mohamed el Bosquet, originaire de Hadjadj, ou encore Chigueur, Guebabi, Abdellah Ould Laïd et cheïck Bendehiba El Bouguirati qui demeurent actuellement comme les dignes successeurs des grands maîtres que furent Hamada, Djillali Aïn-Tedlès, El Mamachi et Mohamed El Bosquet...

Dans le domaine de la musique andalouse, le maître de tous les

temps, ancien disciple de l'école algéroise d'El Mossilia et vieil ami de cheïkh El Khaznadji aura été l'un des principaux précurseurs, aux côtés du valeureux feu Bouzidi Benslimane, de l'émergence de ce genre musical à Mostaganem.

Un des dérivés de cette musique dite savante, en l'occurrence le chaâbi, fait figure depuis la nuit des temps de véritable leader bien ancré dans les mœurs des Mostaganémois. Son chef de file n'est autre que la grande vedette algérienne Maâzouz Bouadjadj qui, à l'âge de 73 printemps, continue à sa manière de perpétuer l'art du mandole, du banjo et du *kanoun* à travers les ans.

Loin de se sentir fatigué par la vie, le toujours jeune cheïkh n'a pas perdu de sa superbe et c'est ce qui fait sa force lorsque à la question «comment allez-vous cheïkh ?» il répondra sans ambages : «*Mazelt endegdeg ellouz...*»

Connu pour ses anecdotes et son franc-parler, un jour, un illustre inconnu l'accostera et lui demandera s'il continue toujours de chanter, il répliquera alors sans hésiter, excédé sans doute par une telle réflexion : «*Ella ya khouya, fi hade sâa rahoum ighanouli...*» Sans commentaire.

Sacré *haffadh*, va ! Chapeau à celui que personne en Algérie n'a pu égalier en matière d'assimilation des textes et *qacidate* emmagasinés dans une tête assurément bien faite...

L'on ne peut quitter ce bout d'éden que demeure Mesk el ghanajem sans faire une halte du côté de nos vaillantes *medehate* qui, elles, à leur façon, constituent la plus belle des attractions, un jour de fête familiale comme mariage, baptême, *hadj ou omra*, *halqate* improvisées au sein du mausolée de Sidi Belkacem d'où fuseront de si belles paroles à vous donner la chair de poule, dans le genre de «*Sid El harrag ya Mleh, Khalani ou rah...* ou «*Ya Mekka el moucherfa...*» ou encore alors «*Ya Sid Ahmed, ya Mohamed, s'allallah aâlik...*», «*Doukar Djinani...*» et j'en passe...

Mosta demeure en fait ce qu'elle était jadis avec ses spécificités culturelles et son charme ensorcelant.
Mosta, ville protégée sous la bénédiction de ses saints qui n'ont de cesse de hanter les quatre coins d'une aussi vaste contrée qui a su à son tour les couvrir et les entourer de toute sa chaleur.

Pour vivre heureux, vivons cachés, mais c'est aussi aller vivre à Mosta où le chiffre 27 est tout simplement synonyme de «El mekla oua sket»...

S.-A. H.

Photo : DR